

Cher Blaise,

Je t'écris, et il me prend un fou rire. Je ne sais trop pourquoi. Comme si j'entendais en moi l'écho de ta voix. Je décroche le téléphone. J'appelle.

Mon frère, dis-je.

Mon cher Poète, réponds-tu.

C'est dans cette balançoire de gestes et de confidences que se déroulent nos échanges. Je suis heureux d'être ton éditeur. Comme si éditer voulait simplement dire, pour toi et moi, entrer en humanité, partager le même destin simplement par le pouvoir des mots.

Notre tournée de la vie et du monde commence ainsi. Toujours tes dernières lectures, des nouvelles du pays, de nos villes abîmées par l'actualité. Tu précises, la République du Congo démocratique, une république qui a besoin d'ajouter le déterminatif « démocratique » à son nom, c'est une république qui ment, puis on connaît la suite. On rit pour ne pas mourir de honte. Je te parle de Port-au-Prince que tu connais pour y avoir travaillé comme juriste, et aussi de Jérémie, là, on y était ensemble, il y a quelques années. Je te dis l'immense et désespéré courage de vivre là-bas, l'horreur d'une élite répugnante, et l'épuisement de l'espoir. Quel deuil, mon pays ! Nous nous racontons nos exils. Nos familles perdues, disparues ou vivantes. La misère qui ronge les montagnes. Et les pays du Nord, l'Occident, qui patauge dans l'impuissance la plus spectaculaire. Puis, nous traçons la géographie de nos errances : Ottawa, Montréal, Dakar, Gatineau, Paris, Bruxelles, Saint-Malo. Le tour du monde un dimanche matin, autour d'un café. Cela ne s'arrête pas puisque nous parlons de livres et de littérature. Dans ce tout-monde, tu me ramènes souvent des nouvelles fraîches d'Afrique. Tu as rencontré à Conakry le grand frère, Tierno Monenembo. On parlait de ses derniers coups de gueule. Immense auteur ! Et on disait honneur. Et on disait respect. À la grande richesse de son œuvre. À ses convictions politiques et à son engagement pour la Guinée. La conversation glisse naturellement vers le tout dernier roman de Sami Tchak, *Les fables du moineau*, dont tu me dis le plus grand bien. Puis, la littérature devient vie. Ta ligne de vie. Les mots illuminent les choses. La magie reprend le dessus. L'urgence d'écrire. La tentation d'exister et d'être utile. Je veux dire que la littérature se confond avec la condition d'exister. Je cite Ken Bugul de qui je viens de recevoir une gentille lettre. Puis, on refait notre géographie, de Dakar, en pensant aux grandes dames des lettres sénégalaises, Mariama Bâ, Aminata Sow Fall. Et on évoque aussi Sony Labou Tansi, l'écrivain des deux Congo. Et soudain, on opère le virage politique. Est venue comme une évidence la question coloniale. Pourquoi est-elle si présente dans nos vies la question coloniale ? Tu me dis avec un certain empressement, comme si la responsabilité nous incombait à nous, de refaire/défaire l'histoire. Voici le maître-mot. L'histoire. Comment défaire l'histoire ? Comment réparer ces siècles d'horreurs ? C'est ce que tu essaies de comprendre à travers tes romans, je crois. C'est le sens de ton écriture : repenser l'histoire. Non pas en victime. Plutôt comme le yoleur dont parle Aimé Césaire. À l'aéroport de Fort-de-France, je lis toujours avec joie ces vers de Césaire : « Si j'étais jeune, je serais un yoleur. » Le yoleur qui pousse sa barque, fendant calmement la mer, fixant l'horizon de demain. Écrire l'histoire en provision d'utopies et de visions. C'est ce mélange de colère et de poésie qui t'empêche de dormir la nuit, j'en suis sûr. Je veux que tu saches combien me sont chères tes phrases auréolées d'histoires et d'humanités. Je te vois planté dans ton destin, mon cher Capitaine, je te voir créer l'espérance pour nos îles. Ici, dans nos exils, on nous apprend à parler de racisme, on dit le mot en n. Mais entre nous, il n'y a pas de mot en n, ces mots nous représentent. Il est encore permis, pour nous, et nos identités, de le dire, car nous sommes les nègres d'une histoire que l'on commence à peine à raconter. Ça cafouille des fois. Ça fait trop de bruits. Mais, je sais, malgré nos erreurs, malgré nos désaccords, tantôt l'écriture, tantôt l'histoire qui nous rassemble, nous devons poursuivre main dans la main le combat pour une humanité plus juste. Car, toi et moi, nous avons rendez-vous avec l'histoire. Je comprends pourquoi tu cites toujours ces noms d'auteur-rices : Emmanuel Dongala, Léonora Miano, Hemley Boum, Jean-Claude Charles, et ton romancier chouchou Yasmina Khadra.

Je voudrais continuer cette lettre, avec nos langues, et la rumba de Franco Luambo, pour ne pas oublier où sont enterrés nos ombilics, pour nous rassembler au pied du baobab qui nous a vus grandir.

Mbote... Sak pase. Boni. Kenbe la !

Rodney

P.-S. – Pardonne-moi de n'avoir pas été trop éloquent dans cette lettre. La rhétorique a les dents dures. Je relirai ton roman *Dans le ventre du Congo* pour me rappeler l'immensité de la route.